
La clé des champs...

Eric Waddell, professeur
Département de géographie
Université Laval

*L'inconnu est un vaste pays.
Tout ce que tu ne connais pas te domine.*

Proverbe guadeloupéen.

Pendant trop longtemps, les colloques sur l'Amérique française ont eu l'air de réunions de famille dans les nombreuses cuisines de la survivance, avec des gens emmitouflés contre les vents et les marées qui déferlent sur ce continent, presque tous portant les cicatrices des morts, des départs, de maints échecs, et se réunissant encore une fois pour faire un bilan de plus sur l'état actuel d'un peuple sans avenir possible.

Heureusement, ce premier colloque de la CEFAN a secoué les murs de cette cuisine branlante et a jeté un regard courageux à travers les quelques fenêtres et contre-fenêtres qui, semble-t-il, nous ont protégés si bien contre l'hiver américain! Reste à voir si maintenant, avec la recherche à venir, nous serons capables de défoncer la porte...

Colloque innovateur, au sens de l'objet d'étude, puisqu'il ne s'est pas limité à la Franco-Américanie – un quelconque espace « étanche » logé ailleurs sur ce continent – mais a plutôt choisi un axe liant le Québec et une collectivité hors frontières. Il fallait donc obligatoirement parler du passé, du présent, mais également de l'avenir,

de l'ici et de l'ailleurs, de la mouvance et de l'éclatement des frontières. Colloque innovateur également, car de nombreux participants n'étaient pas d'origine canadienne-française ou encore, de leur propre aveu, n'appartenaient plus à ce groupe. Ainsi, nombreux furent ceux qui ne partageaient pas les codes, les valeurs et les intérêts historiques du groupe, ce qui a amené l'assemblée à parler de choses nouvelles. Colloque innovateur finalement, car l'Église brillait par son absence, et à sa place, littéraires aficionados du cinéma étaient venus pour dialoguer avec des chercheurs en sciences humaines et sociales. Les garde-fous d'antan n'étaient plus là. Nous avons dit et entendu des choses nouvelles, mais aussi des choses exprimées *autrement*.

Dans de telles circonstances, chacun a sans doute réagi différemment aux propos des participants, et si je retiens certains messages du colloque qui doivent influencer les axes futurs de recherche, je le fais sans doute en fonction de mon propre profil qui, pour la circonstance, relève de trois dimensions. Il y a d'abord le chercheur-intellectuel qui prône une démarche rigoureusement scientifique dans la quête du savoir. C'est celui qui refuse tout parti pris ou engagement émotif à l'égard de tel ou tel groupe ou ensemble d'intérêts, et qui est prêt à suivre toute piste qui se présente à lui. Deuxièmement, il y a le géographe québécois (ce franc-tireur de l'Amérique française!), issu d'une discipline qui est préoccupée tout particulièrement par l'espace (et donc par l'errance), lu à partir d'une collectivité et d'un lieu précis : les francophones de la vallée du Saint-Laurent. Troisièmement, il y a cet être qui, à la façon de Clark Blaise, a des comptes à régler avec « un père qui portait quelque chose d'obscur en lui » et, à travers ce père, avec l'Amérique, puisque le mien aussi a été victime de l'immense pouvoir d'attraction des États-Unis et m'a fait naître là-bas pour ensuite fuir ce continent (et aussi l'Église à laquelle il avait été livré par sa famille!) à la faveur de la Seconde Guerre mondiale...

Voilà ma propre « grille ». Cette grille m'a amené à retenir trois interventions marquantes faites au colloque, chacune liée à l'une ou à l'autre de mes propres préoccupations et à ma sensibilité : celle de l'historien Bruno Ramirez qui s'est arrêté à la question du cadre intellectuel de nos recherches sur les Franco-Américains ; celle du géographe Jean Morisset qui est revenu constamment sur la question des non-dits dans notre lecture de cette Amérique franco ; celle de

l'écrivain Clark Blaise qui nous a parlé de la quête de sa propre identité et de la recherche d'un pays perdu qui est en quelque sorte le sien.

Ce sont, de prime abord, des « pôles » intellectuels très éloignés les uns des autres mais, en y regardant de près, nous apercevons des liens étroits entre les trois, liens qui nous amènent à la désignation de nouveaux axes de recherche sur la Franco-Américanie, voire à de nouvelles lectures québécoises de l'Amérique française.

Bruno Ramirez, dans son texte intitulé « Émigration et Franco-Américanie: bilan des recherches historiques », parle beaucoup plus d'historiographie que d'histoire et montre comment les Franco-Américains sont arrivés, grâce aux écrits des chercheurs comme Hareven, Cumbler, Walkowitz et Gerstle, à occuper une place importante au sein de la recherche historique aux États-Unis. Ces chercheurs américains d'envergure s'intéressent à l'histoire des travailleurs et de la famille dans leur propre pays. Pour eux, le groupe ethnique franco-américain forme l'une des composantes majeures de la main-d'œuvre industrielle. D'autres s'intéressent aux Franco-Américains dans le cadre de recherches de plus en plus importantes sur les phénomènes d'immigration et d'ethnicité aux États-Unis. Ces constatations amènent Ramirez à affirmer que « les Franco-Américains constituent une partie intégrante de la société américaine » et non pas une collectivité à part.

Or, là où la recherche québécoise pêche par défaut – et accuse un retard certain par rapport aux Américains –, c'est justement dans sa tendance à voir les Franco-Américains « comme une entité séparée du reste de la société américaine ». De plus, cette recherche tend à se limiter géographiquement à la Nouvelle-Angleterre sans jamais aborder les phénomènes migratoires dans les régions québécoises d'origine.

À la lecture de son texte, nous arrivons inéluctablement à la conclusion que la recherche québécoise souffre de contraintes d'ordre tant idéologique et culturel qu'historiographique. Ainsi, nous nous intéressons à la Franco-Américanie dans la mesure où elle témoigne de l'échec de l'émigration canadienne-française et, par extension, de l'aventure québécoise hors frontières. Par ailleurs, pour des raisons d'ordre culturel, nous gardons la fâcheuse habitude de retenir comme

seuls interlocuteurs là-bas des « survivants » de l'aventure franco-américaine – des gens qui tiennent un discours de survivance et qui en sont des témoins vivants mais qui, par le fait même, sont de moins en moins représentatifs de la réalité et de l'expérience collectives.

Or, Ramirez nous invite implicitement à aller chercher, en tant qu'intellectuels québécois, des interlocuteurs américains beaucoup plus puissants et qui, de toute façon, ne sont pas intéressés à participer à de petites réunions de famille où on discute des stratégies pour sauver les quelques meubles qui restent. Simultanément, il nous incite à revoir les notions d'ethnicité et de culture en explorant celle de classe ethnique et en envisageant la possibilité que « culture » et « identité » soient des réalités mouvantes, qui prennent constamment des dimensions nouvelles. Entreprendre une telle démarche serait admettre que les Canadiens français « hors berceau » s'éloignent progressivement d'une collectivité pour s'aligner progressivement sur une autre, révélant ainsi que l'expérience humaine est bien plus qu'une lente dégringolade vers le néant (l'assimilation) et que naissent en Nouvelle-Angleterre de nouvelles stratégies (identités) avec lesquelles il va falloir composer. De ce fait, Ramirez nous invite également à nous pencher sérieusement sur la grande masse de la population d'origine canadienne-française.

Jean Morisset a suivi un parcours bien différent de celui du commun des chercheurs. Son itinéraire géographique l'a amené dans les Prairies et le Grand Nord. C'est là, au sein des espaces métis de ce continent – à Yellowknife, à Batoche et à la montagne à la Tortue –, qu'il a côtoyé un certain Québec et a été saisi par ce qu'il appelle « la face cachée de l'histoire franco » ou, si vous voulez, « tout ce que l'Histoire elle-même cache ». Pour Morisset, l'identité québécoise est née de la rencontre de ce continent, de quatre siècles de voyages et de quatre siècles de fréquentation de ses peuples amérindiens. L'Amérique hors Québec est en quelque sorte la mémoire soigneusement enfouie de tout un peuple et notre géographe errant s'est fait un devoir de nous le rappeler à chacune de ses interventions. Les neuf dixièmes de notre « banquise nationale » sont cachés sous l'eau et soigneusement relégués à une multitude de non-dits, voire de non-écrits. Morisset attribue cette situation autant au refus qu'à l'ignorance d'une classe intellectuelle québécoise qui systématiquement ne veut

pas admettre et assumer cette américanité profonde. Ce refus prend les dimensions d'une certaine connivence entre les intellectuels d'ici puisque « dans la mesure où le Québec est amené à parler de la Franco-Américanie elle [la classe intellectuelle] doit se réinventer elle-même... et c'est peut-être une chose trop douloureuse ».

Comme je suis moi-même un « géographe errant », je partage cette douleur, étant constamment confronté à des interlocuteurs qui refusent de voir et de lire cette Amérique en face. Mais en ramenant l'explication à une simple question de « connivence », je crois que Morisset fausse un peu le débat. Au-delà du rejet émotif, il est question d'outil, de méthode et de discipline. Or, nous savons tous que l'histoire et le vécu des gens relèvent de l'écrit et de l'oral. Pour toutes sortes de raisons que je n'ai pas besoin d'énumérer ici – le fait que les francophones d'Amérique constituent pour la plus grande part « un peuple sans État », « d'immigrés de l'intérieur », de gens de passage vivant toujours en sursis –, l'oral occupe chez les francophones d'Amérique une place énorme au sein de leur expérience. Les cinéastes Michel Brault et André Gladu nous ont montrés de façon magistrale dans leur série *Le son des Français d'Amérique* que ce qui réunit la grande famille canadienne-française, ce sont les histoires, les contes et la musique. Elle raconte et elle chante ainsi son expérience américaine. C'est pourquoi il faut cesser de rester prisonnier d'une certaine pratique historique qui ne jure que par les archives et par l'écrit. La plume est un outil essentiellement au service des élites qui, dans le contexte franco-américain, sont trop souvent en mal de pouvoir ou se comportent en assiégées. Pour toucher aux sentiments, aux préoccupations et au vécu des gens du peuple, et donc à la réalité américaine, il faut fouiller ailleurs et je cite encore Jean Morisset, dans une belle envolée qui rejoint curieusement la pensée d'André Gladu :

Tu sais Eric, à mon avis, la plus grande œuvre littéraire que notre histoire ait produite est la géographie. Et ce sont les coureurs de bois qui l'ont écrite. D'une plume complètement analphabète d'ailleurs, leur canot, sur une feuille entièrement mobile, une rivière, ils ont écrit un continent en portant leur désir sur leur tête et en le déposant à la porte d'une tépée. Et tout cela en chantant...

À lire ces lignes, je ne peux que penser à tous ces « indigènes », « naturels » et « sauvages », identifiés par nos « grands explorateurs », qui

avaient évidemment une histoire, mais que ces derniers ne pouvaient pas connaître parce qu'elle n'était pas écrite...

Certes, il ne faut pas confondre les coureurs de bois de Morisset et la main-d'œuvre des usines de textile de la Nouvelle-Angleterre. Pourtant, les individus qui formaient cette main-d'œuvre étaient aussi asservis. Ils ont connu l'errance et la rencontre des cultures, ils ont raconté dans plusieurs registres leur histoire, leurs joies et leurs peines. Parfois même, ils les ont confiées à des journaux intimes, des lettres et des cartes postales, ce genre de « zone grise » mise en évidence par Richard Beach et Robert LeBlanc qui se trouve à l'interface de l'oral et de l'écrit.

Pour sortir de notre prison québécoise et répondre à l'appel de Jean Morisset, nous devons donc échapper à l'emprise de l'Histoire, aussi bien « la nôtre » que celle d'une discipline qui est peut-être dans l'impossibilité d'expliquer la totalité d'une expérience collective et qui ne peut pas sonder les neuf dixièmes de la banquise se trouvant en dessous de la surface opaque de notre passé, puisque ses connaissances sont limitées aux quelques traces qui ont survécu sur des feuilles de papier.

Le photographe Robert Frank, le cinéaste Jim Jarmusch et l'écrivain Thomas Wolfe ont bien démontré, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, que l'errance est au cœur même de l'Amérique. Les Canadiens français ne font nullement exception à la règle. Clark Blaise fait une contribution originale à notre compréhension du phénomène avec son désir compulsif de « learn the truth of one's origins, to confront them, to make peace with one's father ». Comme il le dit, « Geography is fate », et il est né « just over the [Canadian] border in Fargo, North Dakota in 1940, saved the curse, as he [his father] saw it, of being French Canadian ». Il a erré partout sur ce continent, son nom de famille a été transformé – de Blais à Blaise –, il n'est pas catholique et n'a jamais parlé enfant la langue « ancestrale », et pourtant il affirme à la fin de sa quête personnelle que « Québec is [...] my only home » !

Ce que Blaise propose est la contrepartie de l'errance canadienne-française. En cherchant à comprendre le silence de son père, il se lance à la recherche d'un pays invisible, il amorce une quête identitaire dont les réponses se trouvent, pour tant de Francos de la

diaspora, quelque part le long de la vallée du Saint-Laurent. Et c'est, bien sûr, le pendant de la quête américaine que Morisset propose aux francophones de ce même axe fluvial.

Blaise n'est pas seul dans sa quête. Jack Kerouac, Richard Hébert (*The Questing Beast*), David Plante et bien d'autres ont pris le même chemin, tandis que Russell Banks, à travers le personnage de Bob Dubois (« Du Boys »), a raconté la grande dérive continentale d'un Franco-Américain qui s'ignorait, tout englouti qu'il était dans le grand cauchemar climatisé états-unien ! D'ailleurs, c'est à ce titre que Blaise nous livre un message très important, réitéré également par Armand Chartier. Nombreux sont les écrivains américains, d'origine canadienne-française mais devenus anglophones, qui cherchent à se connaître, à décrire « the restlessness in my father, and in me », une instabilité qui prend forme au Québec même. Des auteurs qui arrivent progressivement à la conclusion qu'ils parlent de « death and fate in ways that English-speaking North Americans, call them gringos or *maudits Anglais*, can never understand » et de gens propulsés loin du Québec « to the farthest recesses of America ».

Leur appel aux chercheurs et aux intellectuels québécois est clair : nous devons nous pencher sérieusement sur cette nouvelle littérature franco-américaine de langue anglaise, tout en évitant le piège de ces littératures qui ont trop tendance à se limiter au texte. C'est plutôt l'appel de Hector Bianchotti que nous devons entendre, qui a écrit en lisant pour la première fois *Kerouac* d'Ann Charters : « Camarade, ceci n'est pas un livre, celui qui y touche, touche un homme. »

Pour terminer cette réflexion sur le colloque, je me dois de dire un dernier mot en tant que géographe. Les écrivains franco-américains reviennent toujours sur un certain vocabulaire pour décrire leur condition : « homelessness », « restlessness », « being abroad in America ». Ces sentiments se retrouvent dans certaines expressions très courantes au Québec, surtout dans les milieux populaires et dans les régions périphériques : faire des choses « en attendant », être toujours prêt à « sacrer son camp ». Connaître et comprendre cet état d'âme nous obligent à relire l'espace géographique sur ce continent, à le voir comme une réalité sans frontières évidentes et sans limites fixes. Or,

en lisant la Nouvelle-Angleterre (ou, si vous voulez, la Franco-Américanie), il ne faut surtout pas se borner à ce territoire du tournant du siècle. Cette Nouvelle-Angleterre n'était pour le Québec qu'une grande porte d'entrée sur l'ensemble du continent nord-américain, un peu comme l'était le Midwest au siècle précédent. Nous devons donc être prêts à partir à tout moment à la recherche des dizaines de milliers de Franco-Américains qui, après un bref séjour dans ce Québec d'en bas, l'ont quitté pour la conquête d'autres espaces américains.

Si on ne jette pas un regard constant à travers la fenêtre de la cuisine commune, si on laisse toujours la porte bien « barrée », l'essentiel de l'existence franco en Amérique nous échappera pour toujours.